

les 3.000 hommes qui constituent le tribut demandé par les servants d'Hitler, ce Moloch des temps modernes.

Aussi décide-t-on d'aller à nouveau chez l'Amiral Esteva; on le prie de solliciter un délai normal pour permettre les opérations de recrutement. L'Amiral promet la réponse dans la nuit.

Nuit lourde d'angoisse, avec l'idée qu'on ne présentera le lendemain qu'une centaine de travailleurs au Colonel Rauf.

Vers 11 heures du soir, le Résident fait appeler M. Borgel et lui rapporte que tout délai est refusé. L'Amiral a cependant l'impression que, devant un commencement d'exécution, les Allemands ne se montreront pas inflexibles.

Il a plu toute la nuit et la tristesse qui se dégage de cette aube sinistre, ajoute au deuil de nos cœurs inquiets.

LE 9 DECEMBRE

**M**ERCREDI 9 Décembre! Nous n'oublierons pas de si tôt cette journée douloureuse, et un frisson rétrospectif nous prend, à en retracer les pénibles étapes.

Dès 5 heures et demie du matin, la rue Marceschau s'affaire. On se passe les dernières consignes pour le rassemblement des volontaires à la Synagogue, l'équipement, les provisions de route.

Les membres de la Communauté arrivent les uns après les autres. Après M. Borgel voici, toujours le premier arrivé et déjà sur la brèche, M<sup>e</sup> Nataf, ancien Président, que son honorariat n'empêche pas de prendre la part la plus active à tout le travail qui s'exécute; un peu plus tard, le D<sup>r</sup> Moatti, embrigadé dans le combat depuis dimanche. M<sup>e</sup> Paul Ghez, qui ne s'attendait pas, venu aux nouvelles avant d'aller au Palais, à se trouver, à dater de ce moment, enrôlé dans une lutte commune et quotidienne à laquelle il se consacrera jusqu'à la fin; il en vient encore: voilà M<sup>e</sup> M. J. Bonan, le D<sup>r</sup> Sfez, et des hommes de bonne volonté de la première heure, dont le concours sera précieux: Albert Nataf, René Solal. D'autres, comme les frères Krief, Fernand Scemama, André Cohen, les D<sup>r</sup> Maruani et Sa-

ragosti, partent pour la Synagogue, pour l'Alliance, où il va de la besogne.

Tous sont mis au courant de la réponse transmise par l'Amiral. L'anxiété est sur tous les visages. Quel accueil sera fait à la présentation de 125 volontaires au lieu des 3.000 attendus ?

Sans prendre définitivement la décision qu'on aurait tant voulu éviter, espérant encore, contre toute vraisemblance, un miracle de la dernière heure, on prépare quand même le projet d'affiches appelant un certain nombre de classes à la réquisition du travail, on prend des dispositions pour l'ouverture des bureaux de recrutement à l'Alliance Israélite.

Cependant, il est déjà 8 heures.

Il importe de se rendre sans retard à la Kommandantur, manifester par une présence que l'on ne tourne pas en dérision les ordres prescrits. La colère du Colonel Rauf doit être terrible, mais il faut l'affronter; on donnera les raisons qui n'ont pas permis d'aboutir dans un délai aussi court. L'accueil peut être dangereux, mais ce n'est point le moment de détourner le regard, en présence de l'ennemi, à la façon de l'autruche.

M. Borgel est disposé à y aller aussitôt; depuis son séjour dans les geôles de la Gestapo, il conserve peu d'illusions sur son sort; au surplus, n'est-il pas des moments où les vivants envient les morts! Aucune hésitation de sa part.

Son fils cependant intervient: l'heure est grave et la moindre erreur ou fausse manœuvre peut être lourde de

conséquences. Son père, si terriblement secoué, âgé de plus de 70 ans, bien que dans la plénitude de ses facultés et doué d'une sérénité remarquable, ne doit pas assumer seul les responsabilités de l'entretien avec le Colonel. Il insiste donc pour qu'il soit accompagné dans cette démarche.

Il y a un court silence.

Il s'adresse à certains, à M<sup>r</sup> Chez. Ce dernier s'y déclare disposé.

Ils partent. Le D<sup>r</sup> Beretvas, interprète bienveillant, juif de race et de cœur, se joint à eux.

Attente lourde d'anxiété.

Soudain, Trenner arrive dans un état de surexcitation extrême. Il crie, il hurle, puis cède à un affaissement nerveux, il sanglote: « Où est M. Borgel, où est M. Borgel ? »

Elie Nataf essaye de le calmer, et lui demande des explications en l'engageant à baisser le ton. Trenner se fâche: « Nous allons tous être fusillés, ou au moins aller en prison. Vous n'y êtes jamais allé, vous, mais lorsque vous y ferez un séjour comme moi-même, que vous aurez vidé vos tinettes et couché sur la paille humide, vous aurez moins de calme. » Puis, suprême injure: « Avocat, avocat », vocifère-t-il, commençant, dès ce jour, à manifester son antipathie profonde pour la corporation.

Enfin, il s'explique.

Il vient de la Caserne Foch, où on attendait le rassemblement de 1.500 hommes. Le Colonel Rauf s'y trouvait. Sa rage, à n'y voir qu'une centaine de juifs, fut indescriptible. C'était, à son sens, une manœuvre de sabotage con-

tre l'armée allemande. Au sabotage en temps de guerre, il savait répondre. Il avait déjà montré en Pologne comment mâter les Juifs; il allait donner de nouvelles preuves de son expérience.

Il fit mettre tous ces hommes à genoux, Trenner en tête, en leur annonçant que leur sort allait être décidé.

Il consentit finalement à laisser partir l'interprète, en lui recommandant de quérir immédiatement « Beurghel », déformation de Borgel dans son allemand guttural.

Les paroles de Trenner confirment et aggravent notre inquiétude; nos délégués sont partis depuis plus d'une heure.

..

Le bureau est envahi par de nombreux coreligionnaires venus aux nouvelles ou qui ont un cas particulier à présenter; mal leur en a pris, nous le verrons.

..

Enfin, le Président et Paul Ghez sont de retour.

A leur visage grave mais ferme, on comprend que la situation est très sérieuse, elle ne laisse pas place à une dépression quelconque. Le moment est venu de prendre sans tarder des décisions et d'agir au plus vite.

Rapidement, ils disent ce qui s'est passé, et on décide de faire imprimer et afficher aussitôt l'appel de 10 classes: les jeunes gens nés de 1924 à 1915.

..

Voici ce qui s'était passé:

Nos délégués n'avaient pas rencontré le Colonel Raul à la Kommandantur; on leur dit qu'il était à la Caserne

Foch. Redescendant l'Avenue de Paris, ils se trouvèrent bientôt en présence d'un spectacle déchirant: sous une pluie battante, la Synagogue cernée par des Allemands armés de mitraillettes, les fidèles en « taleth » surpris au moment de la prière, des vieillards, des enfants, poursuivis, traqués jusque dans les caves où ils croyaient se réfugier. Les mitraillettes tirent: débandade atroce; c'est dans la réalité, l'horrible, l'obsédante vision des pogroms de Nuremberg, qui les hantait depuis ces dernières semaines.

Au milieu de la bande, dirigeant les opérations, Raul l'interpelle « Beurghel ».

Un torrent d'invectives, de cris gutturaux (1), qui trahissent une rage frénétique. Le D<sup>r</sup> Beretvas n'avait pas besoin de traduire, mais il donnera par la suite, la signification des aménités qui furent alors assénées.

« Traîtres, lâches, chiens de Juifs, pourceaux. Votre attitude d'obstruction, vos démarches à la Résidence, sont une manœuvre de sabotage contre l'armée allemande. J'ai mâté les Juifs en Pologne et en Russie, je vais vous montrer ici comment je sais m'y prendre.»

Il demande au Président de le conduire à l'adresse du Grand Rabbin, qu'il veut faire fusiller sur le moment même, devant tous ses coreligionnaires assemblés, à titre d'exemple. « Quant à vous, ajoute-t-il, votre tour viendra à midi. » Le D<sup>r</sup> Beretvas, très ému, hésite un temps avant de traduire. M. Borgel ne répond pas directement à la me-

(1) Cf. Charlie Chaplin dans « Le Dictateur »: Heinkel parlant des Juifs.

nace; il essaye de calmer cet ouragan, en expliquant les difficultés matérielles auxquelles on s'est heurté; M<sup>r</sup> Ghez appuie, assure également que l'on prend déjà les mesures nécessaires; tous deux demandent que rien d'irréparable ne s'exécute.

Rauf a cessé de frapper du pied, de marteler de sa botte chacun de ses mots. Il paraît moins agité. Un geste de la main; l'entretien a pris fin. Retour rue Marceschau.

Le D<sup>r</sup> Moatti et Paul Ghez s'en vont. Ce dernier se rendra à l'Alliance une heure plus tard.

Soudain, un remous. Le Colonel est arrivé dans une petite auto, suivi de quelques S.S. Il entre aussitôt chez le Président, tandis que ses hommes s'occupent de garder toutes les issues du local.

C'est la souricière!

Le dernier qui a la chance de se retirer, sortant d'une porte alors que Rauf entrait par une autre, est l'adjoint au maire de Tunis, M. Georges Hignard, par hasard rue Marceschau. Il l'a, sans le savoir, échappé belle, évitant, avant le filtrage à l'Alliance, une attente de deux heures et le panier à salade.

Dans le bureau personnel du Président, en dehors de ce dernier, Rauf, le D<sup>r</sup> Beretvas, le D<sup>r</sup> Sfez, le D<sup>r</sup> Hayat et un va et vient d'officiers allemands.

Les autres, Juifs et non Juifs présents, jeunes et vieux, hommes et femmes, employés des services ou personnes venues aux nouvelles, tous sont repoussés par les soldats

jusque dans une pièce assez vaste donnant sur la rue. Elie Nataf, René Solal, Jean Nataf, et d'autres collaborateurs de la première heure sont au milieu d'eux.

Cependant, les S.S., postés aux deux entrées du local, ouvraient la porte aux visiteurs qui, ignorant la souricière, demandaient à entrer. Ces malchanceux étaient aussitôt refoulés brutalement et allaient rejoindre les autres dans la pièce faisant office de dépôt.

Ce fut notamment le cas de Gabriel Gabison, qui s'amenait placidement, le manteau ouvert et les mains dans les poches, toujours optimiste; il se vit brutalement happé, entraîné, enfermé.

Heureusement, par signes, une liaison put s'établir avec la rue; une jeune fille avertie, prévenait tout nouvel arrivant avant qu'il ne s'approchât trop. Parmi ceux qui furent ainsi épargnés, M. Eugène Bessis, Président Honoraire de la Communauté, qui eût été pour les Nazis, d'excellente prise.

Rauf hurle de rage. Il reprend son thème favori: le sabotage des Juifs et les sanctions qu'il va prendre. Leitmotiv: « Vos amis, les Américains, les Anglais ». La palette s'agite fiévreusement, la température est au plus haut.

Il ordonne: il veut, sur-le-champ, une liste de 100 otages pris dans la population juive, gens de bonne condition sociale, fortunés.

Le Président répond qu'il a déjà garanti sur sa vie, le calme de la population; il le confirme: « Prenez-moi à nouveau », ajoutant que les membres de la Communauté se trouveraient à ses côtés pour être les otages demandés.

Rauf lui coupe la parole : il sait ce qu'il doit faire de la Communauté et de son Président (se souvient-il de sa menace pour midi ?). Il insiste pour avoir les noms de 100 Juifs à enfermer. Il les lui faut immédiatement. Comme M. Borgel lui réplique qu'une telle désignation est impossible, que cette besogne est au-dessus de ses forces, il se met à hurler de plus belle, et saisissant un indicateur téléphonique qu'il trouve sur un classeur, il le jette sur le bureau et il sort une minute de la pièce pour donner un ordre.

M. Borgel est effondré. Son existence depuis le 23 novembre est un enfer, les quatre dernières journées auraient épuisé un homme jeune et vaillant. Il reste un moment, sans réaction, la tête entre les mains, sur le bureau.

Cependant, un des officiers s'approche de l'un des nôtres et lui dit en français, très vite : « Prenez garde, le colonel est un homme terrible, pas de rébellion ou c'en est fait des vôtres immédiatement. » Il ajoute : « Du reste, n'ayez pas de crainte pour les otages, si le travail s'exécute comme il faut. »

Rauf est retourné dans la pièce : « Los, Los » (1).

La lettre A, les lettres B, C, D. M. Borgel, qui se rend un peu, sans écouter précisément, se rend compte que les premières lettres de l'alphabet paient un trop lourd tribut : « Prenez un peu dans la suite », recommande-t-il. « Plus vite, plus vite », crie Rauf.

Enfin, il a son compte. Il arrache les feuillets à peine

dactylographiés, qu'on n'a même pas le temps de relire, de vérifier, de décompter.

Sur une table, il découvre par hasard le texte de l'appel des classes, dont lui avaient parlé M. Borgel et M<sup>r</sup> Ghez. Il s'étonne alors de ne pas voir « le grand à lunettes ». Puis, il sort, laissant là des officiers et des soldats qui continuent à monter la garde, armés de mitraillettes.

Certains de ces officiers, pour occuper leur temps, font le tour du propriétaire. L'un d'eux — c'est le major Hoth, adjoint de Rauf — circulant dans les pièces du fond avec une lampe électrique, découvre des ballots : ce sont les tapis de M. Borgel et de ses enfants, enroulés avec de la naphthaline et entreposés généralement là pendant la saison chaude. On les y a laissés cette année, n'ayant pas songé au bien-être des appartements. Hoth les manipule et les trouve à son goût. Belle aubaine et surprise agréable à faire à son supérieur ! Il ne dit mot, mais il les a repérés.

Dans le bureau, M. Borgel est gardé à vue, ne sachant quel sera son sort.

A ses côtés, le D<sup>r</sup> Sfez et Roger Temmam, qui exerce les fonctions de secrétaire. L'officier qui parlait français est avec eux ; son aspect est moins dur que celui de ses cama-

(1) Plus vite, plus vite.

Rauf lui coupe la parole : il sait ce qu'il doit faire de la Communauté et de son Président (se souvient-il de sa menace pour midi ?). Il insiste pour avoir les noms de 100 Juifs à enfermer. Il les lui faut immédiatement. Comme M. Borgel lui réplique qu'une telle désignation est impossible, que cette besogne est au-dessus de ses forces, il se met à hurler de plus belle, et saisissant un indicateur téléphonique qu'il trouve sur un classeur, il le jette sur le bureau et il sort une minute de la pièce pour donner un ordre.

M. Borgel est effondré. Son existence depuis le 23 novembre est un enfer, les quatre dernières journées auraient épuisé un homme jeune et vaillant. Il reste un moment, sans réaction, la tête entre les mains, sur le bureau.

Cependant, un des officiers s'approche de l'un des nôtres et lui dit en français, très vite : « Prenez garde, le colonel est un homme terrible, pas de rébellion ou c'en est fait des vôtres immédiatement. » Il ajoute : « Du reste, n'ayez pas de crainte pour les otages, si le travail s'exécute comme il faut. »

Rauf est retourné dans la pièce : « Los, Los » (1).

La lettre A, les lettres B, C, D. M. Borgel, qui se reprend un peu, sans écouter précisément, se rend compte que les premières lettres de l'alphabet paient un trop lourd tribut : « Prenez un peu dans la suite », recommande-t-il. « Plus vite, plus vite », crie Rauf.

Enfin, il a son compte. Il arrache les feuillets à peine

(1) Plus vite, plus vite.

dactylographiés, qu'on n'a même pas le temps de relire, de vérifier, de décompter.

Sur une table, il découvre par hasard le texte de l'appel des classes, dont lui avaient parlé M. Borgel et M<sup>e</sup> Ghez. Il s'étonne alors de ne pas voir « le grand à lunettes ». Puis, il sort, laissant là des officiers et des soldats qui continuent à monter la garde, armés de mitraillettes.

Certains de ces officiers, pour occuper leur temps, font le tour du propriétaire. L'un d'eux — c'est le major Hoth, adjoint de Rauf — circulant dans les pièces du fond avec une lampe électrique, découvre des ballots : ce sont les tapis de M. Borgel et de ses enfants, enroulés avec de la naphtaline et entreposés généralement là pendant la saison chaude. On les y a laissés cette année, n'ayant pas songé au bien-être des appartements. Hoth les manipule et les trouve à son goût. Belle aubaine et surprise agréable à faire à son supérieur ! Il ne dit mot, mais il les a repérés.

Dans le bureau, M. Borgel est gardé à vue, ne sachant quel sera son sort.

A ses côtés, le D<sup>r</sup> Sfez et Roger Temmam, qui exerce les fonctions de secrétaire. L'officier qui parlait français est avec eux ; son aspect est moins dur que celui de ses cama-